

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CYCLOPE,

Je tenaille, je cisaille, je taille et je retaille.

L. P. NORMAND, Propriétaire.

FEUILLETON

DU

CYCLOPE.

LAURA HIRMANN

OU

LES BRIGANDS DU HARTZWALD

LA MAISON DU BUCHERON.

(Suite.)

Il n'avait pas fait trois pas vers sa porte, lorsqu'elle s'ouvrit avec fracas, et qu'un homme en costume de voyage se précipita dans la maison, le sourcil froncé, le visage irrité et menaçant.

—Fainéant ! s'écria-t-il en s'adressant au bûcheron, voilà une heure que moi et mon cocher, nous appelons quelqu'un à notre aide !

Le paysan demeurait muet et interdit sous le coup de ce furieux langage.

—Monsieur, fit observer poliment Moritz, il était impossible à ce brave homme de saisir aucune de vos paroles au milieu du bruit de l'ouragan.

—Ce n'est pas à vous que je parle ! repartit séchement le nouveau venu en étant par-dessus son épaule un coup d'œil de dédain à Moritz.

Et, se retournant vers Gerfrutz :

—Allons ! imbécile, reprit-il, munis-toi de bonnes cordes, cours vite à mon carrosse..... un des traits de mes chevaux s'est rompu ; hâte-toi de le raccommoder solidement, tandis que je vais me remettre un peu ici du froid qui m'a saisi.

Le bûcheron sortit aussitôt, et l'irascible voyageur alla s'installer carrément devant le feu, présentant tantôt un pied, tantôt l'autre à la flamme pétillante des branches de sapins. Ce personnage méritait que nous tracions son portrait au moins en quelque mot ; il était de haute stature et paraissait avoir à peu près trente-cinq ans. Son regard, dur et sec, comme son accent, lançait par moments des éclairs sinistres qui s'échappaient

sans doute d'une âme constamment ragée par les plus mauvaises passions. Son visage conservait encore quelques traces d'une certaine pureté de lignes qui avait dû le rendre autrefois remarquable ; mais, décoloré, flétri alors, il ne portait plus dans ses rides prématurées que l'empreinte de l'égoïsme et d'une cruauté brutale, tristes vestiges d'une jeunesse probablement livrée à la dissipation et au désordre. La vue de ses habits causait une aussi pénible impression que sa figure : leur plis surannés, leur force encore élégante et la finesse de leur étoffe, révélaient toute une vie de luxe par laquelle la ruine ou les extravagances de tous genres avaient passé.

Le petit Karl ne pouvait s'empêcher de fixer ses grands yeux pleins d'effroi sur ce nouvel hôte.

—Petit impertinent lui dit le violent personnage, qu'as-tu donc à me regarder ainsi ?

L'enfant par un mouvement, cacha sa jolie tête blonde sur le sein de Moritz, à qui il dit tout bas en lui passant les bras autour du cou :

—Qu'il est méchant !

—Comme les loups de la forêt ! répondit son confident sur le même ton.

—Oh ! bien plus encore !

—Hein ! que dit ce mauvais petit drôle ? s'écria l'homme au carrosse en continuant de se chauffer les pieds.

—Il dit, monsieur, repartit Moritz d'un accent froid et ferme, qu'il ne vous en coûterait pas beaucoup d'être un peu plus civil sous un toit qui n'est pas le vôtre.

Le sombre voyageur lança obliquement un second regard de dédain sur le jeune protecteur de Karl, et murmura entre ses dents :

—Que les enfants, avec leur audacieuse effronterie et leur mine hypocrite, sont donc quelque chose de détestable dans une maison !..... Je ne comprends pas comment, avec un peu de bon sens, on puisse se plaire en leur société !

Gerfrutz revint en cet instant.

—Monsieur, dit-il, tout est réparé... Vous pouvez vous remettre en route.... mais, à votre place, moi, j'attendrais un peu : l'ouragan ne fait que croître, et vos chevaux sont tout haletants de peur.

—Que t'importe ?

Et ces mots étaient à peine sortis de sa bouche, que le sinistre étranger avait gagné la cour sans songer seulement à remercier le bûcheron du service qui venait de lui être rendu.

Gerfrutz alla machinalement se placer sur le seuil de sa porte pour le regarder partir. N'étant ainsi séparé de la route de la forêt que par une vingtaine de pas qui formaient la longueur de sa cour, il entendit le cocher dire à son maître, au moment où celui-ci montait en carrosse :

—Ah ! j'ai oublié de demander à ce paysan quel est le chemin le plus praticable et le plus court d'ici au château de Krozenberg ?

—A quoi penses-tu ? Tais-toi ! répliqua le voyageur à demi-voix, comme s'il eût été contrarié qu'il eût fait tout haut cette réflexion.

—Vous n'avez qu'à prendre le second chemin à votre droite, leur cria Gerfrutz c'est le meilleur.

—Je n'ai nul besoin de ton avis ! repartit le maître du fond de la voiture.

—Seulement je vous préviens, continua imperturbablement le bûcheron, que vous êtes à cinq bons milles du château de Krozenberg, et que, par une telle nuit, il vous faudra plus d'une heure pour vous y rendre.

—Et qui te dit donc que je me rends à ce château ? répondit le voyageur de son ton courroucé.

Et le carrosse s'éloigna.

Alors Gerfrutz rentra dans la maison et ferma sa porte.

En ce moment Martha avait terminé les apprêts du souper. Quatre chaises de paille, placées autour d'une petite table non loin du foyer, attendaient les convives.

La jeune paysanne se tourna vers Moritz et lui dit :

—La marche, monsieur, a dû vous donner de l'appétit.... Vous ne refuserez pas sans doute de vous asseoir à notre table ?

—Je m'y mettrai avec plaisir, ma brave femme, répondit le jeune homme, qui releva tout à coup la tête en soupirant, car il était de nouveau retombé dans ses tristes pensées.

—Oh ! moi, je veux souper à côté de M. Moritz ! s'écria Karl en frappant joyeusement ses petites mains l'une contre l'autre.

(A continuer)

LE CYCLOPE

QUÉBEC, 22 NOVEMBRE 1865.

Rien de nouveau à l'horizon politique. Les cerveaux de nos confrères sont alourdis.—Le marasme envahit toute la presse,—aucune discussion, aucun combat à coups de plume, calme plat partout, et c'est un bonheur inouï si M. Fabre fait de l'esprit quelquefois. Le *Journal* ne discute plus, le *Pays* s'ennuie, et M. Lanctôt fait de la littérature.

Les *fenians* sont le sujet de conversation des gens à nouvelles, des bavards de rue ; depuis une semaine les nouvelles les plus inouïes, les plus abraçadabrantes se succèdent sans cesse et occupent l'esprit de nos bonnes commères. On dit que deux mille *fenians* s'organisent dans l'Etat du Maine et n'attendent que le moment propice pour fondre sur le Canada comme une troupe de barbares. On dit que des massacres horribles sont préparés de longue main, et que les fils d'Albion,—nouveaux vandales—vont promener dans les provinces canadiennes la torche de l'incendie et du carnage. Ces nouvelles, assaisonnées de commentaires, defraient toutes les conversations. Le courage est à l'ordre du jour, et les cadets de Laprairie rêvent monts et merveilles. Qui sait ? peut-être le bâton de maréchal est-il au bout de tout cela !

Les bruits courent que le colonel Cauchon va organiser un bataillon de dix compagnies recrutées dans St. Roch, et que le major Langevin, pris de sentiments belliqueux, ambitionne le grade de colo-

nel. M. Charles de Salaberry s'est acheté un sabre tout neuf, et l'on va jusqu'à dire que le capitaine Bussière a eu une entrevue avec l'adjudant-général McDougall.—L'illustre vainqueur de Château-Richer se propose de nettoyer ses pièces d'artillerie, et surtout cette machine infernale qui a joué un si grand rôle dans cette campagne.—Devant ces préparatifs formidables, il n'est pas permis de douter à qui reviendra la victoire—nous aurons sans doute à enregistrer de nouveaux faits d'armes dans nos annales militaires. D'ailleurs nous ne donnons ces nouvelles qu'à titres de bruits.

On parle aussi du choléra asiatique, qui, parti de l'Inde, fait le tour de l'Europe. Nos savants se sont assemblés, et après une séance assez orageuse, dit-on, on a décidé que la cruelle maladie ne sevirait pas à Québec, l'été prochain. Plaise au ciel que cela soit ainsi ! mais, à peine de ne pas nous accorder d'opinion avec ces Hippocrates, nous craignons fort que le choléra vienne, s'il lui prend fantaisie, visiter Québec. C'est une opinion comme une autre.

Dans tous les cas l'imagination des Canadiens est frappée par ces deux perspectives peu rassurantes : la guerre ou le choléra asiatique.

— Dans notre prochain numéro nous dirons un mot du petit Charles Panet, avocat, actuellement à l'école militaire.

A l'apparition du *Cyclope* les rédacteurs de la *Scie* ont crié au scandale. M. Guérard s'est gratté la nuque, comme il le fait dans les circonstances solennelles, M. de (?) Varro a ri jaune, et M. Côté a frappé avec énergie cet endroit placé plus bas... habitude qu'il a contractée dans sa première jeunesse.

D'ailleurs les affaires ont pris leur train-train ordinaire—Le thermomètre marque le même degré. M. Guérard s'est lavé à dix heures et à onze il a dépouillé sa correspondance.

M. de (?) Varro se porte bien, il adore le *Toddy*.

— Nos colonnes sont ouvertes à ceux qui savent écrire. Nous ne refuserons aucun écrit, pourvu qu'il soit irréprochable sous le double rapport du style et de la bienséance. Ainsi nous invitons

tous ceux qui voudraient s'exercer à l'art de la critique de mœurs ou autre, à vouloir bien nous encourager dans notre tâche.

Points d'interrogation.

Reflexions morales et philosophiques d'un homme de rien.

* * *

—Qui des deux fût le plus lâche, de M. Cartier venant ses amis de 1837 ou de M. Cauchon se cachant pendant une journée, sous un établi, au Saut-à-la-Puce ?

* * *

—Quand d'Arcy McGee prêta serment à la constitution, il y avait dans la salle un tableau, représentant le baiser de Judas.

* * *

—Quel est l'homme le plus favorable à l'abolition de l'usure, dans le ministère ?—Sir Narcisse Fortunat Belleau.

* * *

—Pourquoi M. V***** n'a-t-il jamais les mains dans ses poches ?—Parcequ'il les a toujours dans celles d'autrui.

* * *

—M. Evanturel est-il un homme d'esprit ?—Si sa mère avait pu lui en léguer !

* * *

—On dit que M. Langevin aime trop les petits garçons.

* * *

—Quel est l'homme le plus brave du Parlement ?—M. Alexandre Dufresne !

* * *

—Pourquoi M. Cauchon disait-il, il y a deux ans, que d'Arcy McGee était un *rascal* principes, une canaille, et pourquoi dit-il aujourd'hui que c'est un Aristide et un Mirabeau ?—La girouette a tourné.—De quel côté est le vent ?

* * *

—Où Monsieur Hector Fabre puise-t-il ses principes ?—Dans la caisse de Monsieur Evanturel.

* * *

—On parle d'une invasion de *fenians* ? Qui élira-t-on général ?—M. de Boucherville peut-être !

* * *

—Où le major Bathazar Langevin sera-t-il biessé à la première rencontre avec les *fenians* ?—Dans le derrière ?

* * *

—A quoi ressemble le style de M. Cauchon?—A une toile d'araignée.— Les lecteurs s'y empêtrent.

* * *

—Pourquoi M. Charles de Salaberry est-il si gras?—Il adore le beefsteaks aux patates et le pâté de foie gras, aux truffes.

* * *

—Quel différence il y a-t-il entre M. de (?) Varro, le gastronome sans argent, et une machine infernal?—Aucune.— Toutes deux exhalent le même odeur.

—Nous lisons dans le *Journal* de samedi, le menu du festin offert à d'Arcy McGee :

“ Soupe : Tortue.

“ Poisson : Morue bouillie, sauce aux huîtres.

“ Entrées : Petit Pâté aux Huîtres, Suprême de Volaille aux Truffes, Cotelettes d'Agneaux, Panées aux Epinards, Filet de Lièvre Piqué à la Chasseur, Turban de Filet de Perdreaux aux Champignons.

Bouilli : Rondes de Bœuf, Sauce au Dinde et Celeri, Gigot de Mouton, Langue et Sauce Piquante :

Roti : Sirloine de Bœuf, et Pudding Yorkshire, Venaison et Currant Jelly, Sauce à l'Oie et aux Pommes, Jambons et Sauce et Champagne.

Légumes : Patates, Celeri, Navets, Oignons, Chou-fleurs, Artichoux, Fèves françaises.

Gibier : Dinde sauvage roti et Currant Jelly Sauce, Canard noir et Sauce au Citron, Sauce aux Perdrix, Salade au Homard.

Pâtisseries : Plumpudding, Charlotte Russe, Chantilly Nuga, gelées aux Fruits, Petits Pâtés, Pêches à la Crème, Pâtés aux Pommes, Crème Italienne, Pyramides de Coco.

Dessert : Raisans, Pêches, Figues, Pommes, Prunes, Noix, Amendes, Raisins

Vins : Champagné, Sherry, Claret—Chateau Mouton, Liqueurs, Café.

Et pendant ce temps le peuple meurt de faim. On ne songe pas aux familles, aux pauvres sans travail, avec prolétaires sans pain. On donne des dîners, on organise des galas, on songe aux appétits du ventre, et l'on se met entre deux vins pour faire des lois. Cette pauvre confédération, sujet de tant de promenades et de divers inutiles, n'est plus qu'à l'état de fantôme, et l'on se console en buvant. Ce n'est pas JUSTICE qui règne au pouvoir, ce sont Bacchus et Silène. C'est triste.

CORRESPONDANCE.

Messieurs les Rédacteurs.

Permettez-moi de me servir de votre spirituel journal pour vous faire connaître les relations que M. Guérard prétend nouer avec les gens de profession libérale. Nourri, hébergé chez ses parents depuis le berceau jusqu'à l'âge de trente ans, malgré les admonestations paternelles, et les menaces de sa famille de le mettre à la porte, il a subi plusieurs fois la pénible nécessité—pour lui—de travailler au chantier. Mal reçu de ses compagnons de travail, il dépensait son argent avec des personnes de profession, avocats, notaires, etc, et si nous nous en rappelons bien, il devint un jour l'ami de M. Moreau, ex-rédacteur du *Perroquet*. Adolphe Guérard était devenu leur bilboquet, la risée de tous, et ses prétentions aux bons mots, accompagnées de grimaces qu'il tachait de rendre spirituelles, le faisaient la fable de tous ceux avec qui il avait des relations d'amitié. M. Moreau se sépara de lui comme tous les autres, parce qu'il était ridicule et parce que ses écarts compromettaient sa réputation. Il en est de même de tous les amis qu'il a eus : on l'a borné et on l'a mis à la porte. Au fond, ce peut-être un bon garçon, mais ses ridicules l'emportent sur ses bonnes qualités, et cela ne nous surprendra pas s'il fait un jour les délices de quelque vieille femme. On n'a jamais pris M. Guérard au sérieux ; et des amis qu'il eut autrefois nous disent que c'était une éponge bonne à presser et à jeter ensuite.

Maintenant, il continue son ancien train de vie, avec quelques modifications il est hébergé chez son vieux père et est éditeur du journal la *Scie*. Il conte encore fleurette de temps en temps à quelque matrone de quarante ans, vieille nymphe décripité, dont les charmes se sont enfuis avec les années—voilà ses passe-temps—je lui en souhaite d'autres.

Je suis, etc, etc.,

ROCAMBOLE.

Au moment où nous mettons sous presse nous apprenons que M. de (?) Varro veut massacrer notre éditeur, parceque

nous avons dit qu'il adorait le *Tiddy*. Et nous qui allions dire dans notre prochain numéro que l'illustre spadassin serait prêt à faire les plus grandes folies du monde pour une boîte de homard et un flacon de gin. Il nous l'a fait donc égorgé, ce cher éditeur!

AVIS.

Le soussigné à l'honneur d'informer les personnes qui tiennent des maisons de pension, qu'il serait prêt à se faire pensionner, nourrir, chauffer, laver, à des conditions très accomodantes. Chassé de l'Université, végérant au bureau de la *Scie*, sans emploi aucun, il imploro leur pitié.

Chronique Correctionnelle.

Un mari digne du nom.

Le citoyen Pivert a dépassé la cinquantaine, et c'est beaucoup pour le mari d'une jeune femme de dix neuf ans. Notez aussi que, pour racheter son âge, M. Pivert, n'a qu'une qualité et qu'un défaut : il est adorablement bon et il est laid haïssablement.

Or avec ces trois choses :—âge plus que mûr, laideur et bonté,—il est aisé de comprendre ce qui pendait au front du citoyen Pivert car une seule de ces circonstances eut suffi, dans tous les temps et dans tous les pays, pour amener l'infortune sur la tête d'un mari.

De ces considérations, il résulte que le citoyen Pivert est... ce que fut Lafontaine, M. Caraby, et, entre beaucoup d'autres, un certain ex-ministre dont la première lettre du nom commence par un T ; quant à la dernière nous ne voulons pas la dire, ce serait une *petitesse*.

Voici à l'aide de quelles périphrases le citoyen Pivert raconte son malheur.

—Messieurs les juges, je réclame vengeance...mais pas contre mon épouse, au moins!... Oh ! non... la pauvre chatte ! elle n'est pas coupable... c'est une erreur de sa part, une simple erreur... car au fond, elle m'aime bien, allez ! et je ne voudrais pas la punir... *Errare humanum est*, monsieur le président ; et il faut bien pardonner quelque *petite chose* à la fragilité féminine.

M. LE PRÉSIDENT. Au fait, monsieur Pivert, au fait.

M. PIVERT.—Il me plaît, M. le président... Oh ! je suis tout à vos ordres. Donc, ce n'est pas contre ma femme que

je crie vengeance... c'est contre son complice, quel paltoquet, un gueux... qu'elle n'a jamais aimé au fond....

M. LE PRÉSIDENT.—Ainsi, vous persistez dans vos plaintes.

M. PIVERT.—J'y persiste et repersiste contre ce galopin ! oui, monsieur. Mais pas contre Paquitas, ma biche chérie. Oh ! contre elle !... Dieu de Dieu... je ne voudrais pas persister.

M. LE PRÉSIDENT.—Il y a connexité dans le délit. Vous ne pouvez pas scinder la plainte. Voyons, vous désistez-vous.

M. PIVERT.—Mais si je me désisais, il échapperait, et je ne veux pas qu'il échappe !... car, voyez-vous, il mériterait de porter sa tête plusieurs fois sur l'échafaud.... Ce n'est pas par des moyens licites qu'il a séduit ma pauvre bichette ; il a *barricadé* sa vertu, dans des moyens qui font dresser les cheveux sur ma tête.....

(A ces mots prononcés par M. Pivert, qui est absolument chauves, un rire homérique s'empare de l'auditoire.)

M. PIVERT, se retournant vers les rieurs :—Il n'y a pas de quoi rire, messieurs ; car ce qui m'arrive peut vous arriver demain..... à moins que ça ne vous soit arrivé hier.....

(Ici, le rire redouble, et M. le Président est obligé de rappeler les auditeurs au silence.)

M. PIVERT, continuant sa plainte :—Imaginez-vous, messieurs les juges, que ma femme a un faible pour l'uniforme, au point qu'elle voulait me faire engager dans la mobile, et que même j'ai été au Palais-Royal.... non Egalité.... c'est-à-dire National.... et qu'on m'a refusé pour défaut d'âge.... j'avais vingt ans de trop. (On rit).

M. LE PRÉSIDENT.—Abrégez.

M. PIVERT.—Pour faire plaisir à ma femme, cette pauvre biche !—je la conduisais à toutes les revues, et c'est là qu'elle fit la rencontre de ce gringallet !... je vous demande un peu si ce n'est pas une surprise de de son cœur, à cette malheureuse, de s'être laissée prendre aux uniformes de garde républicain.... Enfin, ce militaire, cet infâme Rognard, ci-présent, fréquenta bientôt mes foyers.... Et un jour, rentrant à l'improviste.... je surpris... je vis... Et ce qu'il y a de plus infâme dans ce crime odieux, c'est que le misérable n'avait même plus l'uniforme à l'aide duquel il avait fasciné ma pauvre biche ! N'est-ce pas là le suprême degré de l'infamie ! Voilà pourquoi je réclame toute votre indulgence pour mon *innocente* épouse, et toute votre sévérité

envers ce garde indigne du beau titre de guerrier français !

M. le président adresse quelques interpellations à Mme. Pivert, qui avoue e délit, en s'excusant sur ce qu'elle n'a amais aimé son mari.

M. LE PRÉSIDENT.—C'est là un étrange moyen de défense.

MME. PIVERT, sanglotant :—Ce sont mes parents qui m'ont contrainte à ce mariage avec ce tyran, ce débauché.

M. PIVERT.—Ah ! Paquita, Paquita ! qu'oses-tu dire ? Un tyran, moi qui ne suis heureux que de tes joies..... Un débauché ! moi qui ne vais jamais aux Tuileries, parcequ'il s'y trouve des statues dont le deshabillé me fait rougir !

Après avoir entendu Rognard, qui, ainsi que Paquita, avoue le délit, le tribunal condamne les deux complices chacun à six mois de prison.

M. PIVERT, avec stupéfaction :—Six mois de prison ! M. le Président ; mais c'est sa mort que vous ordonnez là. Est-ce que cette pauvre chatte pourrait rester si longtemps loin de moi. Ah ! messieurs les juges, j'aime mieux retirer ma plainte.

M. le président ; Adressez vous au parquet.

M. Pivert j'y cours, messieurs, j'y cours. (à sa femme) : ne te désole pas, chère bichette, je vais te faire mettre en liberté, je te consolerais, je te dorlotterai.

Le digne mari sort en courant pour aller réclamer sa moitié, qu'il pourrait appeler son quart. Que l'hymen lui soit léger ! mais que de Pivert dans la vie !

GAZETTE POUR RIRE.

Tu es un scélérat, disait un homme de police à un voleur qu'on venait d'arrêter.

—Que fais-tu dans les rues à deux heures du matin ?

—Hélas, répondit le voleur, je suis un pauvre honnête qui n'ose pas demander le jour.

—Mais pourquoi ces armes !

—C'est qu'à cette heures les rues ne sont pas sûres.

Un domestique irlandais ayant versé le bouillon qu'il allait servir sur la robe neuve de sa maîtresse, s'écria :

—Il n'y a pas de mal, madame ; il y a encore dans la cuisine du potage pour tout le monde !

Quelqu'un offrait des raisins pour dessert à un fils de Bacchus : "Merci, dit-il, je ne prends jamais mon vin en pilules."

Quelqu'un ayant demandé à un pauvre diable anglais quelles étaient les trois choses qu'il désirait : "D'abord, répliqua-t-il, je voudrais avoir autant de bière que je pourrais boire.

—Ensuite ?

—Je voudrais avoir autant de *beefsteack* que je pourrais manger.

—Bon, et quel serait ton dernier souhait ?

—Ma foi, tout bien considéré, je voudrais, je crois, avoir encore un peu plus de bière."

Un monsieur de cette ville disait à M. K**** qu'il avait grand mal à l'œil et lui demandait s'il ne savait pas quelque remède. M. K**** répondit :

—"J'avais l'an passé un grand mal à une dent, je la fis arracher et je fus guéri ; voyez si le remède vous vas."

Croiriez-vous, disait M. Z**** dans une compagnie, que M. X****, après avoir eu la tête coupée, la prit et la porta l'espace de deux lieues ? Oui, deux lieues tout entières ; cela est sûr ! Il ajouta cependant que ce monsieur avait eu quelque peine à se mettre en marche.—Je le crois bien, répondit quelqu'un de la compagnie ; il n'y a, dans ce cas, que le premier pas qui coûte.

Un Ecossais ayant demandé, dans la boutique d'un barbier de Montréal, si le maître de la maison y était, en fourrant sa tête au travers d'un des carreaux de papier de la fenêtre, un des garçons lui répondit que non, en passant sa tête par un autre carreau.

On s'abonne à l'Enseigne du Grand Sauvage, 39, rue du Pont, St. Roch et chez M. A. Levy Recio, rue St. Vallier, St. Sauveur.

On a besoin immédiatement de quatre porteurs pour la vente de ce journal.



LE CYCLOPE.

Journal Littéraire et Satirique,

Imprimé et publié par

L. P. NORMAND,

No. 56½, rue St. François,

St. Roch.

PARAITRA

TOUS LES MERCREDI,

de chaque semaine.

Prix de l'abonnement :

\$1.50 cts par an.

Payable à tous les trois mois et d'avance.

Nous publierons des annonces à tous ceux qui en feront la demande, à très bas prix.

Toutes lettres ou correspondances, devront être adressées au propriétaire (*franc de port.*)

